

Feliksiak, Elżbieta

Vico, Michelet, Norwid

Organon 6, 179-186

1969

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Elżbieta Feliksiak (Pologne)

VICO, MICHELET, NORWID *

Une proposition comparative et, à la fois, une proposition d'interprétation est le sujet de cette communication. Il ne s'agit pas d'indiquer ici encore une lecture philosophique de Norwid, ni d'un enregistrement des «influences» de Vico. Car ceci nous conduirait par trop facilement dans les sentiers perdus des soi-disant affinités génétiques. Vico d'ailleurs a été déjà la cause de nombreux malentendus. On peut parler d'une consciente connexité seulement à partir du moment où, dans les conceptions pleines d'élan de Vico se sont retrouvés de nombreux philosophes du XIX^e siècle — surtout les historiosophes romantiques français. Mais même dans ce cas Vico était non pas tant une source d'idées empruntées directement qu'un précurseur aiguillonnant la pensée créatrice. On le sent déjà dans les oeuvres de Ballanche et de Cousin, il devient l'inspirateur des visions historiques et philosophiques de Michelet.

Dans les études largement conçues de la philosophie de Norwid — car il n'a point créé de système cohérent! — ce qui peut attirer le plus ce sont des réflexions sur la façon de laquelle coexistent ses points de vue respectifs, donc sur son concept philosophique du monde. Ce concept est plein de contradictions, enclin à entrer en contact actif avec des courants divers. Il serait donc intéressant de procéder à une confrontation générale des idées philosophiques de Norwid avec celui des systèmes philosophiques de l'époque qui semble correspondre le mieux à ses éléments particuliers et permet d'établir un rapport de comparaison. On a déjà essayé de qualifier Norwid de «romantique décidé du genre hégélien». Les textes de Norwid contiennent des arguments largement suf-

* Cyprien Camille Norwid (1821—1883), peintre et grand poète polonais, connu surtout depuis l'époque du modernisme; à partir de 1842 il voyage à travers les pays de l'ouest de l'Europe et séjourne en particulier en Italie et en France. Décédé à Ivry, près de Paris. Il s'intéressait aux problèmes philosophiques et particulièrement historiosophiques, ce dont témoigne sa très intéressante correspondance.

fisants pour classer cette définition parmi les malentendus. (Je traite ce problème plus amplement dans la dissertation «Norwid et Vico», *Przegląd Humanistyczny* 1968, 3.)

Vico — dont la pensée se trouve — même si ce n'est pas une inspiration directe — à la base des systèmes modernes du XIX^e siècle, joue ce rôle à l'égard de Norwid bien mieux que Hegel qui dans l'ensemble des lignes directrices de son oeuvre est étranger au poète. La confrontation historiosophique, esthétique et anthropologique des jugements de Norwid avec les idées de *Scienza nuova* démontre nettement une parenté profonde. Ce qui frappe surtout, c'est cette universalité des analogies qui ne se borne pas — comme dans le cas de Hegel — à la philosophie des faits et des gestes. Les divergences et les oppositions, qui existent bien sûr, ne mettent jamais en doute le lien principal surtout en ce qui concerne la conception générale de l'homme et de son destin. La primauté chronologique de l'auteur de la *Scienza nuova*, par rapport à ceux qui au XIX^e siècle développent certains de ses éléments constitue un autre argument en faveur d'une confrontation Norwid—Vico.

Le renouveau du rayonnement des idées du philosophe napolitain après une période de presque cent ans commence pour de bon en France — à une époque combien différente, après la Grande Révolution et la chute de l'Empire. C'est Jules Michelet qui a introduit les idées de Vico dans le courant de la pensée contemporaine. Selon Mme Th. Scharthen, auteur de l'étude *Les voyages et séjours de Michelet en Italie* (Paris 1934), Michelet s'est trouvé en contact avec Vico pour la première fois en 1824 surtout par l'intermédiaire de Cousin. Encouragé par ce dernier il a commencé à étudier *Scienza nuova* et ensuite il s'est mis à la traduire. Toute sa vie il avait coutume de dire: «Je suis né de Virgile et de Vico». La traduction de Michelet a popularisé Vico non seulement en France. On le lisait en Allemagne en français, car la traduction allemande était trop compliquée. Cieszkowski a certainement pris connaissance de la traduction de Michelet, puisque dans le premier tome de son *Notre Père* (1848) il propose une «correction» de la théorie du «génial Vico» par la reconnaissance du cours en spirale de l'histoire.

La version française de Vico s'est trouvée être une traduction assez libre, pleine d'omissions et d'abréviations, accentuée différemment. Ce n'est qu'ainsi préparée que l'oeuvre de Vico, compliquée et intellectuellement difficile à percevoir a pu assurer à l'auteur une vive résonance. L'introduction de Michelet intitulée *Discours sur le système et la vie de l'auteur* a également contribué à la popularisation de l'auteur. La traduction (dont même le titre était changé: *Principes de la philosophie de l'histoire, traduit de la Scienza nuova...*) tout aussi bien que l'interprétation ont provoqué une très vive et immédiate réplique critique du milieu italien (Mme Th. Scharthen, déjà citée, en parle). La dissertation

dans laquelle Michelet présente les points de vue de Vico, tout en les modifiant souvent suivant ses propres conceptions, témoigne bien que l'enchantement produit par Vico était une vraie affinité de choix. «Dans la *Scienza nuova* il a dû reconnaître ses propres idées, trouver la preuve du bien fondé de ses hypothèses. C'est pourquoi cette lecture lui semblait une révélation» (Th. Scharten). De très intéressantes considérations au sujet de la perception de Vico par Michelet se trouvent dans *Frantsus-kaya romantičeskaya istoriografija* par B. G. Reizov, Michelet interprète Vico de manière qui lui convient le mieux. En effet, dans son introduction Michelet emploie, en présentant les points de vue de Vico, la locution «nous». Dans sa façon de concevoir l'oeuvre de Vico Michelet, comme le constate Reizov, subit l'influence de Quinet, Herder, Cousin et Hegel. Selon Reizov la vision de Vico, génie solitaire, lorsque «la foule vote pour ou contre Descartes» est un écho de la réaction de Cousin à la triade de Hegel. Bien plus que Vico «Michelet insiste sur la providence, en l'interprétant dans un sens plus simple, plus "réel". Enfin, au précepte des cycles fermés que traverse l'histoire de chaque nation, il introduit l'idée du progrès à un degré plus élevé que ne le permet la doctrine de Vico». Michelet accepte d'ailleurs la conception de Vico du «bon sens», de «l'opinion» qui permet une interprétation symbolique des faits historiques à travers les légendes et les mythes. Dans son ouvrage, paru plus tard, *Histoire Romaine* Michelet trahit définitivement l'idée du cycle, pour celle du développement en spirale. Selon l'expression de Reizov Michelet «fait entrer la notion de l'évolution dans le système sociologique de Vico...»

Il s'ensuit des remarques ci-dessus que la version de Vico due à Michelet a créé les prémisses de la formation des adeptes du «vicianisme» au XIX^e siècle. Selon toute probabilité Norwid s'est servi de cette édition justement, et il connaissait la dissertation d'introduction. Car les analogies entre Norwid et l'idée maîtresse, ainsi que certains détails, de la *Scienza nuova* suscitent une question intrigante: est-ce que Norwid a lu Vico? Et a-t-il fixé ses impressions émanant de cette lecture dans des énoncés directs?

Jusqu'à maintenant on ne portait que très peu d'attention aux similitudes entre Norwid et Vico, ce n'est que Stefan Morawski qui a fait remarquer, en passant, les convergences frappantes dans la manière de voir la genèse de l'art et la provenance de la langue (*Poglądy estetyczne Norwida*, 1961). Et pourtant il n'y avait aucune preuve à ce que Vico n'a pas été étranger à l'auteur de *Promethidion*. Cependant, dans ce qu'on appelle le bloc-notes historique de Norwid — préservé à la Bibliothèque Nationale, manuscrit 6298 — on trouve une note au sujet de l'historiosophie de Vico. Elle démontre une attitude active de la part de Norwid à l'égard de la doctrine de Vico: elle contient entre autres une tentative de défense d'un point flanchant dans les déductions de Vico, partant d'une fidélité

intellectuelle aux principes de la *Scienza nuova*. Il est difficile d'en conclure que Norwid s'est trouvé face à la philosophie de Vico, car le bloc-notes provient des années 1860 (selon J. W. Gomulicki); mais le premier ouvrage dans lequel on détecte un certain résidu des idées de Vico — c'est *Promethidion* (1851). Certaines prémisses indiquent de même *Salem*, écrit en 1852. Comme nous l'avons déjà dit, il ne s'agit pas de trouver à tout prix «l'influence», mais de signaler une parenté de la structure des pensées. Ce serait là la vraie originalité norvidienne, qui doit être «La probité à l'égard des sources» — dans ce cas des sources vives et profondes de la conscience de son époque. Toutefois cette probité est celle du poète et non du philosophe. De toute façon Norwid a fait connaissance de Michelet à Paris en 1851 déjà et toute sa vie il est resté sous son charme; s'entretenaient-ils peut-être au sujet de Vico?

Ce qui domine dans les oeuvres de Norwid, c'est l'historisme. Il est basé sur une conception moderne de l'homme, qui participe activement au processus historique, toutefois non sans insistance sur le caractère divin de l'histoire. Vico, empiriste et visionnaire à la fois et dont la philosophie concilie — non sans difficultés — le point de vue humaniste du rôle créateur de l'activité de l'homme pensant et social avec la croyance au rôle suprême, quoique passif, de la providence, est ici très proche de Norwid. Cependant la conviction du sens divin de l'histoire a chez Norwid un caractère bien plus religieux. L'activité de l'homme, sa nature changeante, se perfectionnant sans cesse par le travail, serait, néanmoins, la conséquence — le châtement et le remède à la fois — du péché originel, donc de la perte de l'état originel idéal.

Chez Vico l'instinct social, la réflexion qui en découle, de l'homme sur son propre destin et le désir de recouvrer la raison perdue constituent un remède contre le barbarisme. Selon Norwid le travail n'égalise pas l'effort physique mais comprend encore quelque chose: c'est un effort créateur. Le travail créateur est le thème principal de *Rzecz o wolności słowa* ainsi que de certains vers du *Vade-mecum*, mais c'est dans *Promethidion* qu'il a trouvé sa plus belle expression en conjonction avec le motif de «l'homme éternel».

Chez Vico Hercule et son emblème le Lion, présenté à côté de la Vierge sur la bande du zodiaque du dessin allégorique précédant le texte de la *Scienza nuova*, est la personnification mythique de la nature humaine. Le rôle à clef du mythe d'Hercule dans la conception anthropologique de Vico est souligné par Eginhard Hora, auteur du post-scriptum dans la récente édition, chez Rowohlt, de la *Scienza nuova*, traduite par Erich Auerbach. Hora y dit que le mythe d'Hercule a été pour Vico le synonyme de l'individu historiquement créateur qui domine le chaos, en le transformant par le travail inventif en des structures utiles à la satisfaction des besoins de l'homme. La mort du Lion est donc le symbole non de la destruction, mais de la transformation. La capacité de travail

chez Hercule contient les deux maximes de Vico: l'histoire en tant qu'oeuvre de l'homme et en tant que sphère de modification de la nature humaine. Du mythe de Hercule découle le regard humaniste sur la nature, si compliquée, de l'homme et enfin la théorie de l'histoire universelle dont le sujet est la personnalité humaine pleine de facultés créatrices et d'imagination.

Chez Norwid c'est Prométhée qui correspond fonctionnellement à Hercule de Vico. Le feu et le travail, le génie inventif lient les deux mythes. La relation du Prométhée de Norwid, avec la cultivation de la terre provient de ce mythe lié avec celui d'Adam. Dans *Promethidion* entre en jeu la figure synthétique de Prométhée-Adam:

Prométhée-Adam s'est levé sur ses bras de la terre Norwid en créant son symbole de l'homme éternel se tenait plus près de la Bible et n'a pas donné au mythe païen — comme l'a fait Vico — de fonction indépendante. «L'homme éternel», Prométhée-Adam est celui qui prend part à la création du cours de l'histoire. C'est un homme créateur par lequel agit la providence sur un plan individuel; «Parce que Celui qui a toujours été agit à travers l'homme, mais dans l'histoire — par l'homme. Cette catégorie est la condition de la chrétienté de la société», (Norwid, *Listy o emigracji*).

Des conceptions diverses d'un développement cyclique dans le cadre de l'éternel effort tendant à accomplir l'histoire idéale — donc divine — apparaissent chez Norwid plus souvent qu'il ne semblerait à première vue. Tandis que dans *Niewola* (1848) il ne s'agit que du progrès dans *Salem* (1852) et surtout dans ses cours *O Juliuszu Słowackim* (1862), dans *Rzecz o wolności słowa* (1869) et dans *Milczenie* (1882) se manifeste distinctement le motif des cycles se répétant, avec retours au barbarisme et une nouvelle renaissance. L'évolution de Norwid serait donc contraire à celle de Michelet. Dans l'esquisse *Widowiska...* il ne manque pas de remarquer: «Dans l'histoire rien ne se répète aveuglement et mécaniquement! tout ce qui se répète dans l'histoire se répète en quelque point avec une puissance accrue». Au nom de l'histoire éternelle, dont le point final n'est pas connu et qui signifierait selon sa conception théologique la fin de l'expiation et la purification des consciences des conséquences des tendances égoïstes — Norwid protestait vivement et fermement — contre la thèse de «la fin des temps», de l'arrivée au point final, lancée par les socialistes utopistes. Dans ses oeuvres mûres et ses énonciations au déclin de sa vie Norwid insistait de plus en plus nettement sur les répétitions et les analogies de l'histoire. Le parallèle des époques anciennes et contemporaines présenté si expressivement dans le fragment *A Dorio ad Phrygium*, contient l'idée historiosophique de la renaissance par un cataclysme inévitable et nécessaire, et dont la

source se trouve dans l'élément populaire, qui détruit la forme vieille et pourrie. *A Dorio ad Phrygium* c'est le chemin de l'aristocratie à la démocratie, c'est le dynamisme continu de l'histoire.

Milczenie — le dernier grand ouvrage de Norwid — est d'un grand apport à nos réflexions. Car l'auteur y présente une périodisation de l'histoire de l'humanité, partant de l'histoire de la parole, du développement de la forme d'expression — comprises en tant qu'expression changeante et de la non moins changeante conscience humaine. Ici Norwid est pleinement d'accord avec l'esprit de Vico. Partant du principe «que l'homme intellectuel primitif est poète» Norwid parle des époques consécutives: la légende, l'épopée, l'histoire et enfin de l'anecdote et de la révolution. Les époques se suivant s'appuyaient sur ce qui a été «passé sous silence» à l'étape précédente. La théorie du silence, dont les origines n'ont pas encore été bien expliquées par la norvidologie — peut avoir pour base, entre autres, des réflexions sur la première étape du développement humain — «l'ère divine» de Vico. Les périodes distinguées par Norwid dans *Milczenie* correspondent exactement aux divisions de Vico, d'autant plus que le retour du cycle se fait bien remarquer. Dans le cours *O Juliuszu Słowackim* l'idée de polarisation et de ces «fléaux de Dieu» à l'affût «aux extrémités des civilisations» respectives comporte aussi le principe de la nécessité et de l'utilité des processus de destruction. Norwid accepte même le rôle de la chrétienté dans l'anéantissement de la civilisation ancienne et un nouveau retour à la barbarie — il va donc plus loin que Michelet dans les conséquences du cycle. C'est ce problème de la chrétienté et du retour à la barbarie que Michelet ne pouvait résoudre, remarque Reizov. Et voici ce qu'en dit Norwid: «Toute civilisation, même celles des anciens, avait deux pôles: le point de départ et celui du crépuscule [...]. C'est ainsi qu'ont apparus les Gaulois, les Germains, les Huns, les Tatares, les révolutions sociales: et en prenant ensemble toute cette masse ... nous aurions le monde païen au-dessus et le monde de catacombes par-dessous». Autrement que Michelet et que Vico Norwid n'accepte point la nécessité de la conquête.

D'autre part, il semble que le point de vue de Michelet sur la liberté, en tant que lutte avec la nécessité, est étranger à Norwid. Il interprétait autrement la menace à l'existence nationale causée par le retard de la nation polonaise par rapport à l'état de développement des autres nations européennes. D'où le postulat de ne pas se laisser devancer par la nécessité logique de l'histoire et de la compréhension du moment historique, la «précocité» norvidienne. Nous en voyons les conséquences dans son programme politique qu'il traite en tant que choix d'un genre approprié de comportement. Il était donc l'adversaire de toute conspiration et de lutte armée ce qui coïncidait avec les

opinions des milieux conservateurs, «des blancs», mais dérivait de ses idées philosophiques.

Les relations entre Norwid et Vico dans le domaine des idées d'ordre esthétique se présentent moins clairement. Les affinités les plus apparentes se manifestent au sujet de la genèse de l'art et de sa fonction. Ainsi donc: la genèse populaire de l'art primitif dont le porteur étaient les mythes. Et la fonction de connaissance de cette poésie. L'analogie touche ici, il est vrai autant Herder que Vico. Le rôle socialement créateur de la poésie est traité dans l'introduction de *Promethidion*: «Oh, art — éternel arc-en-ciel Jérusalem». Il y a lieu de remarquer que chez Mickiewicz «l'arche d'alliance» c'était la poésie populaire, «la cantate populaire», chez Norwid cette fonction est dévolue tout simplement à l'art.

Pour Vico la poésie déterminait la supériorité de l'imagination sur les fonctions de la raison, et cette place devait être prise plus tard par la philosophie. Cette opinion était proche de celle des romantiques allemands, mais pas tellement à Norwid qui insistait sur la nécessité de la compréhension des oeuvres poétiques. Il y a donc ici des différences essentielles entre Vico — qui ne voit l'ère de la poésie qu'aux premières époques du cycle de développement de l'humanité — et Norwid pour lequel le poète garde son rôle sacerdotal jusqu'aux temps contemporains. Cette différence provient du décalage entre l'époque de Vico et celle de Norwid. Dans les questions d'esthétique c'est le XVIII^e et le XIX^e siècle, ceux des deux penseurs — malgré les affinités — semblent dominer.

Norwid était convaincu de la nécessité de la coexistence synchronisée de deux étapes, que Vico considérait comme suite — les passages des poètes aux philosophes. Dans *Milczenie* Norwid traite ce problème du point de vue de l'histoire de l'art: «Selon ce que je pense, cette philosophie ne commence point par Thales mais à partir d'Eschyle, de ses drames, où l'on exposait les fondements de la sagesse traditionnelle et on démontrait les idées par des personnages. Cette philosophie est clôturée aussi dramatiquement que lors de son inauguration par Eschyle et notamment par les dialogues de Platon ainsi ce que l'art presque technique chez Sophocle admire et apprécie, n'appartient pas à la philosophie et à l'essor de la pensée grecque, mais à l'histoire de l'art».

Le parallèle ci-présenté — du poète et du philosophe semble être dans ses oppositions mêmes — frappant et riche de connaissances et susceptible d'ouvrir de nouvelles perspectives d'interprétation de l'auteur de *Rzecz o wolności słowa*. N'est pas assez clair le rôle d'intermédiaire de Jules Michelet. Qu'il fut intermédiaire, il n'y a aucun doute, quoi-

qu'il serait indiqué de voir d'un peu plus près ce qui lui venait de Vico et ce qui vient de «l'air de l'époque». Norwid estimait hautement Michelet et lui a consacré un fragment dans une de ses plus belles poésies (*Do Bronisława Z*):

Vieux Michelet, dont les yeux noirs d'adolescent
Sous sa crinière blanche restent en ma mémoire
Me disait que «l'avenir de l'art consiste à
Exprimer la bonté».... car la beauté et la sainteté
Furent chantées par plus d'un maître éminent.